

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 29

Artikel: Au mécanique
Autor: Morax, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'on commence et par le violon qu'on finit.

La diplomatie : le mensonge officiel.

Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

Honni soit qui manigance.

Ne vous fiez pas aux muets : ça manque de parole.

Ce malade bat la campagne : allez vite chercher un médecin. — Non point : c'est un garde-champêtre qu'il faut aller quérir.

Aurore : la seule portière qui ait jamais eu les doigts de rose.

La mémoire : c'est avec quoi on oublie.

Le 30 du mois : Oh ! heureux jour ! où l'on voit ses « sous venir ! »

(Communiqué par P. B.)

Rôdeurs malgré eux. — Saisi au passage. Conversation entre deux dames au marché.

— Mon mari et moi avons pour principe de ne jamais nous disputer devant les enfants ; quand une scène est près d'éclater, nous les faisons sortir.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne voit qu'eux dans les rues.

Je te crois ? — Dans un journal, liste des décès :

« Louis-Alexis Duval — dix-huit mois, sans profession. »

Pas encore colonel. — Un garçonnet, accompagné de sa maman, regarde défilier un bataillon, musique en tête.

— Oh ! comme c'est beau, s'écrie-t-il, mais, dis, maman, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique ?

Le rôle social de l'automobile.

On nous écrit :

« Proto, qui ne craint pas le paradoxe, me disait un soir :

« Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir les vélos, automobiles, motocycles et autres engins de grande vitesse ; moi, je les adore et fais mon possible pour les propager. Ces engins-là résoudront la question sociale et autre chose encore.

» Oui, parfaitement. Je m'explique. Savez-vous comment les bonnes femmes du Flohland se débarrassent de leurs puces ? Non ? C'est simple : elles sèment du tabac à priser sur le sol ; les puces, qui ont la tête en bas, éternuent et se cassent la tête sur les cailloux ! Saisissez-vous le rapport ? Non ? Je poursuis. Remarquez que la plupart des chauffeurs finissent comme les puces du Flohland ; ils s'écraquent tous les uns après les autres et, comme ils sont nécessairement fortunés, leurs biens s'éparpillent. Leurs héritiers finiront de même. Ce sera l'enrichissement général, modéré, il est vrai, au lieu de la misère commune rêvée par les anarchistes. Comprenez-vous ?

» Mais il y a mieux. L'humanité, piquée par une tare inconnue, est affectée d'une véritable folie du mouvement. C'est un engorgement général, la course au clocher, la varappe, le vélodrome, l'hippodrome, le yachting, le foot-cesti, le foot-cela ; tout s'agite, tout se déplace avec une vitesse sans cesse croissante, de sorte que chacun finira par avoir son cycle à moteur, chacun sera obsédé par une seule idée fixe : dépasser la vitesse de son voisin ; du 120, 150, 180, 200, etc., comme dans les mises ! Et de deux choses, l'une : ou cela finira par une rencontre générale écabouillant la masse entière, ou l'humanité, dans une course échevelée autour du globe, prendra une vitesse telle qu'elle partira par la tangente pour re-

tomber sur les astres voisins en pluie d'aérolithes : débris de moteurs, roues, têtes, jambes, pneus et boyaux, le tout en un mélange plus affreux que celui du songe d'Althalie.

» De toutes façons, ce sera la fin du monde. est-ce clair ? »

T. R.

Sur l'autel de l'amitié. — M. P... a épousé, pour complaire à sa famille, une jeune fille d'une laideur peu commune. Il n'est donc pas au bénéfice de l'aveuglement amoureux.

Quittant, l'autre soir, un de ses amis, celui-ci lui dit :

— Dis, embrasse bien ta femme pour moi.

— Oui, répond P..., en soupirant, mais c'est bien parce que c'est toi.



Hommage au devoir. — Un employé d'administration a profité d'un congé pour faire un petit tour en Suisse.

— En bien, lui demande-t-on, êtes-vous satisfait de votre voyage ?

— Pas trop. Ces chambres d'hôtel sont très inconfortables. On a beau dire, on ne dort nulle part aussi bien qu'à son bureau.

Dein onna traiteri de pè Lozena.

Vo lè cougnâite prâo cliaiu traiteri de pè Lozena, iò on è tot conteint d'allâ s'einfata onn' assiêta de soupa quand on vint âo marsi et que lè ratte vo corrant dein lo veintro. Eh bin ! l'onclio Tiennon lâi è z'u on coup et l'a sacrefii que jamé de sa vieinta via on sarâi fotu de lâi fère remettre lè pi.

L'avâi menâ on sa de granna, que l'avâi pardieu rêussâ à veindre à boun'hôra, et pè vèmidzo sè dit dinse ein li-mimo : « N'è pas l'embaras, t'a pas tant mau veindu, mon pourro Tiennon ; te pào bin allâ fère onna petita veriâ pè cliaiu traiteri, que tote lè dzein dau veladzo dîant que tot lâi è rido bon. »

Atsè dan l'onclio que s'ein va tot bounameint tant qu'à que tràove onna galèza carraie iò l'etàî écrit dessus : *Restaurant*. Ie va dedein et demande à on soumellié avoué on fordâi bliian se pouâve bin adrâi dina.

— A voutron serviça, so repond l'autro, seta-vo pi.

Lâi avâi quasu atant de mondo que dèso lo couvè de danse à l'abbai : dâi monsu à grante zagues, quauquès damé avoué dâi tsapi reimpliâ de filiaiu, quemet on courti.

L'onclio sè sîte dè couète onna dama dzauna, fié dou âo tràî coup dessus la tràblia po criâ lo garçon que tracive decé, delé avoué sa cazaqua sein lame, et que vint tot tsau.

— Quinna bouna pedance âi-vo ? que lâi demande.

— Soupe aux raves.

— Rava tè mimo ; i'ein medze dza ti lè dzo, et aprî ?

— Saucisse, pommes de terre en robe de chambre, asperges...

— Qu'è-te cossé, cliaiu truffie ein roba de tsambra ? Dusse être dau fameux ; apportâ z'ein va, et pu pas tant pou.

Duve menute aprî, l'autro etàî quie avoué sè truffie.

— Tè bourlâi-te pas ! que dit l'onclio quand lè vâi, dâi truffie boulaite ! Panna vo lo mor avoué, se l'è cein dâi truffie ein gredon.

— Alors, asperges ?

— Oi, su sù que l'è encora 'na guieuseri.

Lo garçon apporte adan cliaiu z'asperges et Tiennon sè met ein état de lè tsapillia dein son assiêta quemet dâi tchou.

— Rondzai, que l'è du ! que desâi ; è-te que

vu pouâi cein mâtsi, mè que l'è on crouïo ralli.

Faillâi lo vère croussi : fasâi dâi mene de caïon quand lo magnin lau z'einfate lo fiertsau dein lè potte. La dama dzauna risâi tant que fasâi quasu lo rio pè lo pâilo. A la fin, ie crie lo garçon et lâi dit :

— Te pào reprendre tè mandze de remesse, apportâ mè pi onna rachon de fremâdzo, omète cein n'è pas frelatâ.

Lo garçon recaffâve qu'on fou, et l'onclio que vayâi ti cliaiu dzein lo guegni, cheintâ la colère lâi monta à la tita.

Po fère passâ son repè, sè met adan à sailli de sa catsetta on paquet de taba, dau Churtse ; l'ein preind onna rachon quemet 'na pomma rambour et quemence à chiquâ et à crêtschi, quasu dessus lè pi de la dama dzauna. Lo garçon que guegnive cein que sè passâve, va queri on crachoi avoué 'na pufetta que resseimbliâve à dau resson et lo met que bas dau côté iò crêtschive l'onclio. Ma quand stisse l'eût vu ci galé petit mabliio, bin ornâ, li que n'avâi jamé z'u vu oukie de paret et que ne savâi pas à quie pouâve bin servi, sè peinsâ qu'on lo betâve à cliaiu pllière po lo mourgâ. Ie fâ adan onn'eimbardjâ de l'autro côté, tandu que lo garçon reimpougnive son mabliio et lo pllièceve à gautsè. L'onclio vouâitive ci manèdzo avoué dâi gets asse gros que dâi tomme de tchivra, ein crêcheint à drâte, peindeint que l'autro tsandzive encora on iadzo lo mabliio de côté.

Sti coup, la colère fâ châtâ Tiennon, sè lâive, l'eimpougnive sti coo pè son collet de tse-mise et lâi fâ :

— Eh ! bâogro de cazaqua copaie que t'i, vâi-to se t'a lo bounheu de rapportâ que t'a quieèce à puffet, eh bin ! mè bourlâ se lâi crêtsche pas dedein !

MARC A LOUIS.

De dépit. — Le syndic d'une de nos petites communes ne pêche pas par excès de propriété à l'égard de sa personne.

Dernièrement, en séance de la municipalité, il s'écrit à la suite d'une décision contraire à son avis : « Après tout, je m'en lave les mains ! »

— Enfin ! s'écrit un municipal.

Accord critique. — Comme les fleurs de votre coiffure s'accordent bien avec vos cheveux, mademoiselle.

— Vraiment, vous trouvez ? Elles sont artistiques.

Trop précis. — Une femme d'esprit avait gardé des grâces tardives, mais avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait.

— Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois, on n'ajoutait pas : *ce soir*.

Au mécanicien.

SAC-A-DOUILLES, de René Morax, vient de paraître chez *Payot et Cie*, libraires-éditeurs, à Lausanne (Imprimerie Charles Guex). Quelle bonne nouvelle pour les personnes qui ont applaudi ces amusantes scènes de notre vie militaire, représentées, cet hiver, par la société artistique *La Muse*, dans plusieurs villes de la Suisse romande.

Sac-a-douilles ne s'analyse pas. Il faut le voir jouer ou tout au moins le lire. En voici une des scènes les plus vivantes et fort bien observées. Elle est empruntée au deuxième tableau.

Le deuxième tableau représente l'intérieur spacieux et peu confortable d'un batoir mécanique.

Des gerbes de paille, une table sur chevalets, de nombreux clous à la paroi, une échelle qui mène à une soupente élevée à gauche, forment tout le mobilier. Deux falots tempête éclairent la section debout ou couchée dans la paille. On entend dans la nuit, au dehors, la chanson persistante d'une averse.

Les soldats sont en train de s'installer le mieux possible. Sur la soupente, Loustic, le képi retourné sur la tête, en bras de chemise, fait son nid dans la paille en sifflant un petit air guilleret. Vacarme traversé d'expressions choisies : — Ne crache pas par terre ! — Veille-toi ! — Tais-toi, gros fou ! — Tu prends toute la paille ! — On aura une rude journée demain ! — Quelle sacrée roille ! — et autres exclamations dictées par le lieu et les circonstances. Martinet, dans son coin, se rince les dents avec une harmonica à bouche.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Tous les hommes sont là, sergent ?

SERGEANT LAMOLLE.

Oui, mon lieutenant.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Point de malades ?

SERGEANT LAMOLLE.

Si, mon lieutenant. Il y a Merluche qui est à l'infirmerie.

Voix de MERLUCHE.

Veux-tu me laisser passer, gros gnagnou.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

(Merluche paraît, le képi sur l'oreille.)

MERLUCHE.

Faut mieux éclairer le grand hôtel. Je me suis flanqué dans une gouille.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

MERLUCHE.

Bonsoir la compagnie. Ça fait plaisir de retrouver les amis.

SERGEANT LAMOLLE.

Mais... c'est Merluche, mon lieutenant.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Et vous dites que vous êtes à l'infirmerie. Que faites-vous là ?

MERLUCHE.

Je viens me coucher, nom de cent mille douilles.

(Il reconnaît le lieutenant et fait un salut embarrassé.)

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Pourquoi n'êtes-vous pas à l'infirmerie ?

MERLUCHE.

Ils m'ont flanqué à la porte. Ils m'ont dit : « Il n'y a plus de place. Allez secouer vos puces ailleurs... » Me voilà.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

C'est bien, allez vous coucher et ne réveillez pas vos camarades. Soyez prêts, sergent. Nous partirons de bonne heure. Bonsoir.

(Il sort. Murmures.)

SERGEANT LAMOLLE.

Bonsoir, mon lieutenant.

ELIE GOLAY.

Consignés, on n'a rien fait.

JAQUINET.

Quel véreux !... On voit bien qu'il veut être instructeur.

MARTINET.

Sacré Troispols !

SERGEANT LAMOLLE.

Qu'est-ce que tu viens ficher par là ?

MERLUCHE.

Ils m'ont dit : « Vous n'êtes pas malade. On n'a pas de place pour les fumistes. Faut rejoindre les camarades ». J'ai failli attraper encore vingt-quatre heures. Ils m'ont empêché de sortir pendant la déconsignation, ces gniafs... Alors j'ai été faire un petit tour en ville. Qui veut du cric ? J'en ai plein ma gourde.

LOUSTIC.

Tutut, monte par là, Merluche.

MERLUCHE.

Où est-ce que tu perches ? Tu m'as gardé une couverte ?

LOUSTIC (chante sur l'air connu de *Viens Poupoule*).

Viens, Merluche... viens, Merluche... viens...

(Toute la chambre entonne le chœur.)

JAQUINET.

Assez, avec cette meule.

SERGEANT LAMOLLE.

Tu n'as pas pris la tienne pour l'infirmerie ?

MERLUCHE.

Je l'ai mise en gage.

GLARDON.

Dis-donc, il y a bien du monde à l'infirmerie ?

MERLUCHE.

Il y en a plein la salle d'école, et un tas à côté.

GLARDON.

Regarde sur la table, il y a une carte de ta Rosine.

MERLUCHE.

Elle est bien folle de m'écrire.

JAQUINET.

Où l'as-tu dénichée, cette malheureuse ?

MERLUCHE.

C'est un beau brin de fille, tu sais. Elle a la tête de plus que moi.

JAQUINET.

Qu'est-ce qu'ils t'ont dit à l'infirmerie ?

MERLUCHE.

Le médecin m'a dit : « Qu'as-tu bu ? »

GLARDON.

Il demande à tous la même chose.

MERLUCHE.

J'y ai fait : « Mon capitaine, il y a plus de vieux saoulons que de vieux médecins. » T'aurais dû voir son nez.

SERGEANT LAMOLLE.

Il s'est fichu en colère ?

MERLUCHE.

Ouah ! pas plus ; il a ri... il y avait les infirmiers qui pouvaient pas se retenir... — Eh ! bien ! qu'est-ce qu'il a, cet artiste, qu'il a fait ? — J'ai une douleur au creux de l'estomac, que j'y ai dit. Ce que je mange, ça ne passe pas, ou bien ça passe trop vite.

ELIE GOLAY.

Ferme ! tu nous embêtes avec ton histoire.

MERLUCHE.

Je te cause pas. C'est au sergent que je cause. Pas vrai, sergent ?

JAQUINET.

Il est décroché, allez le faire taire.

MERLUCHE.

Alors le médecin a dit : « Faut le barbouiller avec du iode », qu'il leur a fait. Ils m'en ont fourré une embardoufflée, que je suis brun comme un cafard. Qui veut voir ?

JAQUINET.

C'est pas malin d'être médecin. On a trois remèdes : du iode, du calomel et du bismuth.

GLARDON.

Et de la poudre pour les pieds.

MERLUCHE.

Alors, moi, j'ai dit : « Faut me donner une dispense de sac ».

JAQUINET.

Mais tu portes déjà le sac à douilles.

MERLUCHE.

C'est ce qu'ils ont tous crié, là-bas, les chameaux. Je n'y remettrai pas les pieds dans cette sale boîte. On est reçu comme des chiens dans un jeu de quilles. S'il faut claquer sur les routes, on claquera.

JAQUINET.

Le médecin croit toujours qu'on y va pour son plaisir. Bien sûr, pour eux qui font les fiers sur leur cheval, c'est une partie de rigolade.

MERLUCHE.

Où es-tu, Loustic ?

LOUSTIC.

Ici, mon fils, monte l'échelle.

(Merluche marche sur les pieds d'Elie Golay)

ELIE GOLAY.

Aïe ! brigand, tu n'as pas des ailes.

MERLUCHE.

Il gueule avant d'avoir le mal, celui-là. Ne sais-tu pas te mettre à rebouclons avec tes longues guiboles.. Où est-elle, cette échelle ?

JAQUINET.

De l'autre côté.

MERLUCHE (se dirigeant à gauche).

Ecoute-voir tous ces tuyaux d'orgue. Him, pipu, Him pipum... C'est ça qui fait un poli concert. On se croirait à l'église, au sermon du Jeûne.

SERGEANT LAMOLLE.

Ferme ton crachoir, Merluche, et va te coucher.

MERLUCHE.

Je sais pas ce que j'ai ce soir, mais j'ai pas sommeil. Qui est-ce celui-là qui dort ? Il est tout mignon. Il soie des billons... C'est Perrochon ; il est sur un nœud, maintenant. T'éreinte pas, Perrochon.

MERLUCHE.

... Où est-elle cette échelle à poules ? Ah ! la voilà. On va monter sur le dzot.

(Il chante en montant)

Une poule sur un mur

Qui picote du pain dur

Picotin et picota

Lève la queue et saute en bas

JAQUINET, LAMOLLE, GLARDON, PERROCHON.

Assez, assez !

PERROCHON.

Je secoue l'échelle.

MERLUCHE.

T'énerve pas. Soyez toujours joyeux, comme dit l'aumônier. Soyez toujours joyeux, mes frères. Où est ton creux, Loustic ? — Aïe, j'ai failli filer par un trou.

RENE MORAX.

Le vin de la fiancée. — Un papa donne un dîner pour célébrer les fiançailles de sa fille.

Au dessert, on apporte une bouteille de Villeneuve religieusement couchée dans un panier et couverte de poussière et de toiles d'araignées.

— Mes chers amis, dit l'amphitryon, en versant le précieux liquide, je vous recommande ce vin ; il date de la naissance de ma fille.

Le fiancé en boit une gorgée avec componction et dit :

— C'est un nectar ! Comme on sent que c'est vieux !

La fiancée eut un sourire jaune.

Le pendant de Lamerre-Lepère. — Un monsieur Blanc épouse une demoiselle Bonnet. Le jour des noces, le frère de l'épouse se trouve avoir pour compagne la sœur de l'époux. Les deux jeunes gens se plaisent et peu après célèbrent leur mariage. Ensorte que, dans la première voiture du deuxième mariage, se trouvaient Blanc-Bonnet et Bonnet-Blanc.

Au plus habile. — Un inconnu se présente dans un magasin et fait une emplette.

Il paie avec une pièce de deux francs et une de dix centimes.

A peine le client est-il parti que la demoiselle s'aperçoit que la pièce de deux francs est fausse. Elle raconte au patron sa mésaventure.

Celui-ci, le premier moment de dépit passé :

— Mais les deux sous sont bons ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien, bast, après tout, ça peut aller, il y a encore du boni.

KURSAAL. — Programme d'été : *Trio Sanden's*, gymnastes-équilibristes ; les *sœurs Gibardinos*, danseuses acrobatiques ; la *troupe Martinetty*, acrobates de salon ; *Pol Florus*, virtuose du Wienttergarten de Londres ; *Labori*, manipulateur, etc.

Spectacles les vendredi, samedi et dimanche. — Demain, 17 courant, s'il fait beau, matinée au Signal.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.